

Une belle dot

Autor(en): **A. D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 115

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Anecdotes Wagnériennes

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Wagner a paru ces jours derniers, en Allemagne, un opuscule de M. Erich Kloss, consacré à d'amusantes anecdotes sur le musicien poète. Le *Journal des Débats* rend compte de cet ouvrage qui est destiné à servir la mémoire du maître et où cependant Wagner ne joue pas toujours un rôle sublime :

Richard Wagner, appelé à devenir un grand musicien, se montra dès sa jeunesse un grand acrobate. Il était d'une souplesse, d'une vivacité, d'une vigueur merveilleuses. Tout enfant, il stupéfiait ses camarades par l'adresse avec laquelle il marchait sur ses mains, faisait la pièce droite et la route. Il conserva cette souplesse jusqu'à ses dernières années. Au sortir d'une répétition au piano qui avait eu lieu à l'hôtel du *Soleil*, à Bayreuth, et qui lui avait causé une grande satisfaction, il marqua sa joie en faisant l'arbre droit à la stupéfaction générale des assistants. Ceci se passait en 1875, Wagner était âgé de 62 ans.

Dans le même ordre d'anecdotes... gymnastiques, M. Hans de Wolzogen, rapporte le trait suivant : quand Liszt se mettait au piano, Wagner écoutait avec un air de dévotion profonde. Il aimait surtout à entendre son ami jouer du Bach et du Beethoven. Un soir, comme Liszt plaquait le dernier accord, Wagner quitta la chaise où il était assis, gagna à quatre pattes l'endroit où se trouvait Liszt et s'écria : « Franz, mon ami, il faut venir jusqu'à toi à quatre pattes ! »

Ses jugements étaient moins enthousiastes quand c'était son ami Frédéric Nietzsche qui tenait le piano. Nietzsche, comme on sait, se piquait de composer lui aussi. Il ne pouvait se tenir d'exécuter au piano, ou de faire jouer par d'autres ses modestes essais en présence de Wagner. Un soir, à Bayreuth, Hans Richter exécuta au piano, à la prière du philosophe, ses « Cloches de la Saint Sylvestre ». Wagner, exaspéré, se mit à tordre, avec impatience, son bérêt entre ses mains et finit par quitter la salle en montrant une vive irritation. Derrière la porte se trouvait le fidèle serviteur du maître, Jakob Stocker, qui lui dit : « Cela ne me paraît pas bien bon, monsieur ».

Sitôt le morceau fini, Hans Richter sortit pour acclamer Wagner. Il craignait un esclandre dont Nietzsche eut pris ombrage. Mais Wagner était déjà rasséréiné. La juste sentence de Jakob Stocker avait réalisé le miracle en lui permettant d'épancher sa bile. Wagner accueillit Richter par un éclat de rire. « Voilà un an et demi, lui dit-il, que je suis en relation avec cet individu, et voilà qu'il commence, le sournois, à venir me voir avec une partition sous le manteau. »

On trouvera dans le livre de M. Kloss une quantité d'anecdotes exposant les relations du musicien avec ses admirateurs et ses détracteurs. Wagner était aussi décourageant à l'égard de ses adorateurs maladroits que perfide envers ses adversaires. Les hommages de visiteurs inconnus l'importunaient fort. Un jour, dans l'escalier de sa maison, il rencontra l'un d'eux : « C'est bien ici, fit l'inconnu, que demeure M. Richard Wagner ? — Parfaitement, répondit le maître en continuant à descendre, c'est au deuxième. Donnez vous donc la peine de monter. »

Pendant son séjour à Paris, Wagner se trouvait comme on sait, dans une situation

fort gênée. Il écrivit pour augmenter ses ressources dans les revues et les journaux d'Allemagne. Naturellement, incapable de comprendre et de goûter Paris, et tout ce qui fait son charme et sa grâce, il attaqua lourdement dans les gazettes allemandes, la ville qui lui donnait l'hospitalité. De loin en loin, cependant, sa verve railleuse s'exerça justement. Il publia, par exemple, dans un feuilleton intitulé « Amusements Parisiens », un portrait malveillant mais piquant d'Eugène Scribe :

« Vous apercevez Eugène Scribe, emmitouffé dans une robe de chambre en soie des plus confortables et savourant une tasse de chocolat. Car il a besoin de ce breuvage réconfortant. Ne vient-il pas de quitter sa table à écrire où, pendant deux heures, il a mené son hippogryphe à travers les sentiers périlleux de ce merveilleux pays romantique qui sourit à travers les œuvres de ce grand poète ? Croyez-vous d'ailleurs qu'il se repose en savourant son chocolat ? Regardez donc autour de vous : Dans tous les coins de cette chambre élégante, sur toutes les chaises, sur tous les fauteuils, sur tous les divans, vous voyez des écrivains et des compositeurs parisiens.

Avec chacun d'eux il est en pourparlers, au sujet d'une importante affaire. Avec chacun d'eux il élabore présentement le plan d'un drame ou d'un opéra, d'une comédie ou d'un vaudeville. Avec celui-ci, il met en œuvre une intrigue inédite ; avec cet autre il noue une inextricable intrigue ; avec cet autre encore, il est en train de débronniller le plus artificiel des imbroglios.

Avec l'un, il s'occupe justement d'étudier l'effet d'une situation horripilante dans un opéra nouveau ; avec cet autre il est d'accord depuis une seconde sur un double mariage. En même temps, il s'occupe de rédiger à la hâte, une infinité de billets délicieusement stylés à l'adresse de tel ou tel client. Il conclut oralement avec tel ou tel autre. Il donne cinq cents francs pour un petit chien ; et tout en ce faisant, il collectionne encore des sujets pour ses prochaines pièces, il étudie avec un rire léger le caractère des étrangers qu'on vient d'introduire ou qu'il vient de congédier et bâcle en quinze minutes, une pièce dont nul ne sait rien encore. »

Wagner comme on sait, adorait les animaux. L'affection qu'il portait à ses chiens était connue. Pendant les années qu'il passa à Dresde, comme maître de chapelle de la cour (1843-1849), il avait pris plaisir à faire l'éducation d'un perroquet nommé Papo. Quand sonnait l'heure du repas, M^{me} Mina Wagner apostrophait l'oiseau en ces mots : « Papo, appelle ton maître ! » Sur quoi Papo criait : « Richard ! Liberté ! Santo spirito cavalière ! »

Le mot « Liberté » intercalé dans la formule témoignait des sympathies révolutionnaires du maître ; la citation italienne était extraite du livret de l'Opéra « Rierzi », alors en cours de composition. Papo possédait d'ailleurs un autre talent encore. Il imitait à ravir le bruit d'une porte qui s'ouvre. M. Gustave Adolphe Kietz, à qui l'on doit ces documents sur Papo, raconte qu'il tombait dans le piège chaque fois qu'il dinait chez Wagner. Au bruit que faisait l'oiseau, il tournait la tête, pour voir la personne qui entra. Sur quoi, Richard Wagner qui guettait ce geste, manifestait chaque fois le même plaisir.

Les familles en France

Nous relevons dans la statistique des familles françaises, que vient de publier le ministère du travail, les chiffres suivants, qui sont d'un puissant intérêt. Le nombre des ménages avec ou sans enfants est évalué à 11.315.000. Sur ce total :

1,804,710 familles	n'ont pas d'enfants.
2,966,171	» ont un enfant.
2,661,978	» ont deux enfants.
1,643,425	» ont trois enfants.
987,392	» ont quatre enfants.
566,768	» ont cinq enfants.
327,241	» ont six enfants.
182,998	» ont sept enfants.
94,729	» ont huit enfants.
44,728	» ont neuf enfants.
20,639	» ont dix enfants.
8,305	» ont quinze enfants.
3,508	» ont douze enfants.
1,437	» ont treize enfants.
554	» ont quatorze enfants.
249	» ont quinze enfants.
79	» ont seize enfants.
34	» ont dix-sept enfants.
15	» ont dix-huit ou plus.

Cette désolante statistique se passe de commentaires.

UNE BELLE DOT

Un père voulant marier sa fille publiait partout qu'il lui donnerait 100,000 francs le jour de son mariage. A cette annonce, les soupirants se trouvèrent nombreux et s'empressèrent autour de ce papa si bon et si aimable pour son futur gendre. Enfin après avoir pris toutes les informations nécessaires, il fit son choix et un beau jeune homme commis dans une maison de commerce fut agréé. A la veille du mariage, le père le fit appeler et lui dit :

— Mon cher, je veux vous remettre la dot de ma fille.

— Par exemple !... N'y pensez pas. Rien ne presse ! s'écrie le futur époux, sur un ton de désintéressement.

Malgré ces dénégations, le père insiste et présente au jeune homme une feuille de papier où il lut ce qui suit :

Dot de ma fille.

Education soignée, esprit juste, sens droit ; cela vaut bien	Fr. 20,000
Ma fille n'est pas coquette, elle est simple, sérieuse, et cette qualité ne saurait s'estimer au-dessous de	20,000
Vertueuse, remplie d'ordre, d'économie, elle est capable de s'attacher à son ménage et de bien diriger sa maison... donc	30,000
Elle n'aime pas les bals, elle n'a pas le goût des attractions, ni des visites, des plaisirs du monde ce qui, dans un ménage, peut bien s'estimer	10,000
Elle est adroite et laborieuse, elle fait ses chapeaux elle-même et façonne ses robes, elle répare ses habits, ce qui vaut bien	10,000
Enfin je lui donne 10.000 fr. qui valent plus que ne vaudrait une fortune avec des défauts contraires aux qua-	

lités que je suis heureux de reconnaître chez ma fille, donc 10,000

Total Fr. 100,000

Le jeune homme, un peu désappointé après cette lecture, comprit cependant la leçon que le père avait voulu lui donner. Il en profita pour épouser la fille. Il s'en trouva bien. Il est aujourd'hui riche, heureux, considéré et père de charmants enfants. Grâce à l'activité et à l'économie de sa femme et de lui, il est parvenu à acquérir l'estime et la fortune.

A. D.



Causerie du paysan

Conservation des pommes de terre au printemps. — Trempeage des graines de betteraves. — Le régime sec et le régime vert.

Pour empêcher l'échauffement des pommes de terre, il suffit de disposer le tas de manière à éloigner toute cause d'humidité et y faciliter le libre accès de l'air.

A cet effet, les tubercules seront placés, non point directement sur le sol, mais sur une aire en planches, et séparés des murs par des claies, des fagots ou de la grosse paille.

En outre, sur le plancher, on dressera debout, de distance en distance, des petits fagots de bois bien secs autour desquels seront entassés les tubercules. Ces fagots feront l'office de cheminées d'appel et permettront la pénétration de l'air dans l'intérieur du tas.

Lorsqu'on ne pourra pas opérer ainsi, les pommes de terre seront étendues sur une épaisseur de 8 à 10 centimètres et saupoudrées avec de la chaux vive ou même de la chaux simplement éteinte à l'air. Sur cette première couche on en placera une seconde qui sera chaulée à son tour, et ainsi de suite jusqu'à complète formation du tas. La chaux a pour effet d'absorber la vapeur d'eau pouvant se condenser sur les tubercules et elle contribue ainsi à leur bonne conservation.

La quantité de chaux à employer est très faible; elle varie de 5 à 6 kilos pour 1000 kilos de pommes de terre. Celles-ci ne doivent être que légèrement poudrées. Ce traitement ne leur communique aucun goût particulier, et il suffit de les passer à l'eau avant de les consommer.

Ce chaulage peut être fait, quel que soit le mode de conservation usité. Dans les années humides notamment, c'est une pratique des plus recommandables. Mais l'aération constante du local, cellier, cave, grenier, où est disposée la conserve est, pour la question qui nous occupe, un point sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention.

Tant que la température le permet et ne fait pas craindre de trop fortes gelées, toutes les ouvertures doivent rester libres. Elles ne seront calfeutrées que par les temps froids. Ainsi que cela se pratique dans nombre d'exploitations, on pourra se contenter de recouvrir les couches de 20 à 30 centimètres de menue paille ou de feuilles bien sèches, qu'on enlèvera lorsque les gelées ne seront plus à redouter.

Le trempage des graines de betteraves fait avancer la levée de quelques jours; mais ce mode de préparation présente un inconvénient à l'état humide, la graine ne se distribue pas aussi uniformément. On a fait dans une école agricole française une série

d'essais dans le but de reconnaître si les graines mouillées d'abord et séchées ensuite jusqu'au point normal conservaient cette hâtivité de germination. Ces épreuves ont été concluantes: les graines soumises à ce traitement et séchées à l'air pendant quinze jours ont éclos leurs germes en avance de trente-six à quarante heures sur le témoin.

Par conséquent, il a tout avantage à tremper les graines de betteraves, de préférence dans un liquide fécondant, tel que le purin étendu d'eau, et à les faire sécher ensuite complètement pour qu'elles coulent bien dans le semoir.

* * *

La plupart des cultivateurs, dès que les fourrages verts, seigle, trèfle rouge, etc., sont arrivés, font sortir leurs animaux de l'étable ou de l'écurie et les mettent brusquement au piquet sans les habituer, petit à petit, à ce changement subit de nourriture. C'est une faute grave, dit le *Sillon romand*, et qui a parfois des conséquences désastreuses pour la santé de leurs animaux.

Le régime vert, succédant brusquement au régime sec, occasionne souvent des ballonnements, des troubles dans l'estomac et les intestins des animaux. Les effets ne sont pas toujours apparents, mais n'en arrivent pas moins, et certains animaux sont longtemps à se remettre de ce régime vert dont ils abusent les premiers jours. Il y a même des cas de mortalité. On évitera ce danger en procédant petit à petit à la transition du régime sec au régime vert.

La chose est bien facile pour le seigle. Au lieu de sortir les animaux (les chevaux surtout) et de les mettre au piquet, on aura soin, pendant 5 à 6 jours, de faire couper le seigle, la veille, et de le mélanger, le lendemain, au fourrage sec. On mettra d'abord un quart de seigle, puis un tiers, puis moitié, et on diminuera la ration d'eau à mesure qu'on augmentera le vert.

Au bout de cinq à six jours, on pourra sortir les animaux, et alors on ne leur donnera qu'un demi-piquet, en ayant bien soin, dans les premiers jours, de ne pas leur donner autant de vert qu'ils en pourraient manger. Il faut avoir bien soin que le fourrage vert coupé ne soit pas flétri, ce qui arrive quand on en coupe trop à la fois et qu'on le laisse s'échauffer en tas.

Le fourrage flétri présente l'inconvénient de se pelotonner aisément dans l'estomac du cheval, et de ne pas se digérer facilement. On aura soin de mélanger à la fourche le vert et le sec.

Si on fourrage les animaux avec d'autre verdure, on emploiera le même procédé qu'avec le seigle.

Pour les animaux qu'on met à l'herbe en sortant de l'écurie ou de l'étable, comme on ne peut pas faire le mélange, il est prudent de les mettre pendant quelques jours dans un fond où il y a peu d'herbe, et de leur donner un peu de fourrage sec dans cet endroit, avant de les lâcher dans des herbages où l'herbe pousse abondamment.

Il est également prudent, la première fois qu'on lâche les animaux, de choisir un temps sec.



Floraison printanière

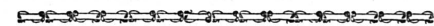
Au sortir de l'hiver, rien n'est plus agréable pour l'amateur que de pouvoir jouir de la vue de quelques fleurs. C'est pour-

quoi je viens ici vous indiquer de quelle manière on peut obtenir une floraison printanière.

Procurez-vous des oignons de crocus, de jacinthes, de tulipes que vous trouvez chez tous les marchands grainiers. Dans des plates bandes ou massifs dont la terre a été bien amenée et amendée avec du terrain ou du fumier bien consommé, vous plantez vos oignons à une profondeur de 10 cm. en lignes espacées de 10 à 15 cm. Vous pouvez y ajouter en bordure, si vous avez eu soin d'en faire des semis au mois d'août, des pensées, des silènes, des myosotis ou des pâquerettes, fleurs qui supportent très bien l'hiver. La plantation des oignons se fait dans le courant d'octobre jusqu'aux gelées. Dans les grands froids on peut recouvrir avec de la paille ou des feuilles.

La floraison arrive pour les crocus et les jacinthes en avril; les tulipes hâtives fleurissent depuis le milieu d'avril, les autres en mai. Lorsque la floraison est passée et que les tiges sont un peu fanées, on peut lever les oignons et les conserver en lieu sec jusqu'au moment de les planter à nouveau.

FLORA.



LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

In bon capucin di cainton de Fribo se trovait en tchemin de féaie entre Romont ai peu lai capitale. En la gare de Ch. montainent dous commis-voyageurs dain le wagon, vou le capucin était tot de pailu. Ai ne feurent pe chetô aissietay qu'un des dous malotrus, que n'étai pe ai djun, se boté ai dichcutay de religion aivô ci bon père, que n'avait pe frais és euës. Entre âtres tcho-ses ai iy dié:

— Vos pradgîe l'évangile, n'âcs pe, monsieur le capucin?

— Oai, bin chure, nos sons ci po çoli.

— Eh bin, ai dit dain l'évangile que tiaint en vos bayie enne giffe tchu lai djoue droite, ai fâ présentay lai gâtche.

— Parfaitement.

— I vorô bin saivoi, se vo, vos pratiquay ces préceptes.

Bin chure. I fais moi-mainme ço qu'i pradgê és âtres. Alors le commis-voyageur flanqué en giffe tchu l'areille gâtche di capucin. Tot content le père présenté l'areille droite, ai peu recié enne seconde giffe.

— Ace fini ? dié le capucin. Çne dit inco l'évangile aiprés çoli ?

— I n'en sais ran.

— Eh bin, l'évangile ne dit pu ran; main in proverbe dit qu'in binfay en vâ in âtre. Moi i ne veux ran po ran. Tchu çoli le capucin étieupé dain ses mains ai peu revôgé le malotru d'importance. Pif, paf, tip, tap, rip, rap, en veux-tu, en voilà. — I ne sais pu ran, hein, mitenant ? Tiaint te voré raiquemancie; moi i seus præ. Le paure commis-voaidjou grule da don tiaint ai voi in capucin. Ai ne les aipreutche pu.

Stu que n'âpe de bos.



Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.